

démon. Dans ses moments de crise, elle s'acharnait à vouloir mettre le feu à sa maison et aux maisons des voi-ins. Elle allait criant partout :

« Vous autres, chrétiens, vous n'avez pas de conscience, quel mal vous ai-je fait pour me chasser de votre maison où j'étais si bien, et me jeter dans cette mare infecte ? Au moins, par pitié, retirez-moi de là et portez moi dans quelque pagode. »

On l'aurait laissé dire, mais ses menaces de tout incendier n'étaient pas rassurantes. Tout le monde s'émut, sans trop savoir quel parti prendre ; on aurait bien consulté le Missionnaire, mais le Missionnaire était loin. Les notables du pays s'étaient d'ailleurs chargés de résoudre la difficulté en faisant amende honorable à Satan : il fallait que les chrétiens fissent transporter le *poussah*, de la mare dans la pagode voisine, qu'ils lui brûlassent de l'encens et puis qu'ils invitassent plusieurs bonzes pour chasser le diable du corps de la possédée.

Ces pauvres chrétiens encore très ignorants des vérités de notre sainte Religion et par conséquent faibles dans la foi, crurent que du moment qu'ils ne reprenaient pas le poussah dans leur maison, ils ne commettaient pas une grande faute en le retirant de la mare et le conduisant à la pagode, et ils l'y apportèrent. Quant à l'encens qu'il fallait brûler et aux bonzes qu'il fallait inviter, c'est la possédée elle-même qui fut chargée de toutes ces cérémonies. De cette façon, pensaient ces braves gens, nous laissons faire des superstitions, mais nous n'en faisons pas nous-mêmes, donc nous sommes en règle.

Pendant un jour et une nuit, onze bonzes travaillèrent consciencieusement à boire, à manger et surtout à hurler, après quoi le diable étant censé chassé, ils s'éclipsèrent.

Mais le diable en question avait décidément un bien mauvais caractère. Malgré les malédictions et les menaces qu'on lui avait lancées, malgré les prières et supplications qu'on lui avait faites, malgré même tout le vacarme infernal dont on avait accompagné son départ supposé, il refusa de partir. La pauvre malade fut même plus cruellement tourmentée que par le passé, seulement elle ne parla plus de brûler les maisons, ce qui consola fort tout le monde, elle fit mille excentricités à la joie des spectateurs indifférents. Quant à ses souffrances, personne ne s'en occupait.

Cependant elle dépérissait de jour en jour, et on commençait à compter les semaines qui lui restaient à vivre, lorsqu'un jour, quittant